

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

JOURNAL DE ROUBAIX

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

INSERTIONS:

Annances: la ligne... Réclames: ... Faits divers: ...

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal...

ABONNEMENTS: Hebdomadaire: Trois mois... Six mois... Un an...

Table with 2 columns: Date (11 Juillet, 12 Juillet) and Amount (69 90, 100 25, etc.)

Table with 2 columns: Service (Banque de France, Société générale, etc.) and Amount (3086 00, 475 00, etc.)

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 12 juillet. Change sur Londres, 4,87 0/0...

DEPECHE COMMERCIALES Liverpool, 12 juillet. Ventes 10,000 balles, marché ferme...

ROUBAIX 11 JUILLET 1877.

Beaucoup de gens disent: que fera le Maréchal si les prochaines élections sont mauvaises? Naturellement les radicaux n'hésitent pas sur la réponse...

radicaux ont recommencé leur jeu sur un autre terrain, en disant chaque jour: « Si la nouvelle Chambre est à nous, le Maréchal n'aura plus qu'à donner sa démission! »

Mais supposons un instant que les élections tournent mal et donnent la victoire aux Marcom, aux Ordinaire et aux Gambetta...

Hâtons-nous d'ajouter que le Sénat ne peut pas s'en aller d'avantage. Corps inamovible, institution supérieure et permanente...

Si, donc, ni le Maréchal ni le Sénat ne peuvent, ne doivent et ne veulent s'en aller, qu'advient-il dans le cas improbable et chimérique où les élections futures amèneraient une majorité radicale?

Il arriverait un conflit très-grave entre les deux pouvoirs résolus à rester et le troisième ouvrant une lutte contre eux. Il arriverait des secousses profondes, une crise formidable pour le travail et les affaires...

Voilà ce qui arriverait, et c'est aux électeurs à mesurer dès maintenant la portée de leurs votes. Elle est immense et décisive.

portée de leurs votes. Elle est immense et décisive. Certains conservateurs, jugeant superficiellement des choses, auraient préféré que le Maréchal, plaçant le pays entre sa personne et l'abîme, vint dire à la Nation en forçant ses suffrages: « Nommez mes candidats et donnez-moi la majorité dont j'ai besoin, sinon je m'en irai! »

Mais un pareil langage eut manqué de dignité autant que de patriotisme. Le Maréchal n'est pas un prestidigitateur présentant une carte forcée à la France. D'accord avec le Sénat, il s'adresse à son bon sens, à ses intérêts, à son honneur, en disant aux paysans, aux ouvriers, aux commerçants, à toute cette masse honnête et laborieuse...

de tout temps, la franc-maçonnerie a été considérée par les esprits clairvoyants comme l'officine permanente de la Révolution, mais de tout temps aussi les avertissements donnés à ce sujet ont été dédaignés par les gouvernements d'après de leurs agents ou complices eux-mêmes.

Leur propagande est de tous les instants. Leurs collectes, d'ordinaire consacrées aux frères malheureux, se complètent par des souscriptions spéciales et se détournent du but charitable de l'institution, pour se porter sur le terrain électoral qu'il s'agit de préparer.

Il n'est pas étonnant que la maçonnerie et l'Internationale rivalisent de zèle. L'une est issue de l'autre; leurs principes sont les mêmes, leur but doit être identique. Mais il ne nous déplaît pas de voir la dénonciation venir d'un journal qui sera difficile d'accuser de « cléricalisme ».

Radicalisme et Spéculation. Les journaux publient une correspondance échangée entre M. Ordinaire, député républicain du Rhône, et M. Giraud, banquier, aujourd'hui failli.

deux choses l'une: la Constitution actuelle est républicaine, ou elle ne l'est pas. Mais, républicaine ou non, la Constitution constitue les pouvoirs du Maréchal jusqu'en 1880.

violence et un rôle de modération, suivant l'opinion des électeurs auxquels ils demandent leurs suffrages. Il faut redoubler de clarté contre l'hypocrisie de ces derniers et mettre les électeurs en garde contre ceux des 363 qui veulent être élus à la fois comme radicaux et comme conservateurs.

Peut-être M. Ordinaire a-t-il, pour des motifs faciles à concevoir, abusé du nom de M. Gambetta, de celui de M. Thiers, même de celui de M. Pascal Duprat; que dirai-je encore? du nom de Guyot-Montpayroux!

Si MM. Gambetta, Pascal Duprat, Christophe ne se hâtent pas de dissiper les nuages accumulés sur leurs têtes par M. Fr. Ordinaire, ce serait plus qu'une honte pour le parti radical; l'infamie rejallirait au front de la France tout entière, qui a risqué d'être livrée un instant à de pareils tripoteurs.

LES Conservateurs républicains. Nous avons pris à tâche, jusqu'ici, de faire une lumière complète sur la véritable portée de la lutte électorale. Il en résulte que l'on voit de plus en plus haute et de plus en plus infanchissable la barrière qui sépare les radicaux des conservateurs.

Malheureusement, il paraît que parmi les radicaux, ça et là, très clair-semés dans leurs rangs, il faudrait reconnaître quelques conservateurs dévoyés. Les uns se laissent, fort embarrassés de la compagnie au milieu de laquelle ils se sont laissés entraîner. Les autres, irrites contre tout et contre eux-mêmes, répudient décidément leurs antécédents conservateurs et s'agitent à l'égal des plus fielleux radicaux.

Un relevé instructif est celui de la répartition des voix et des candidats élus aux élections sénatoriales, faites par les électeurs qui représentent les grandes influences locales. Les républicains eurent 90 sénateurs élus par 26,144 suffrages;

peur à demi congelée formait un petit nuage autour des naseaux de son cheval; les trottoirs, récemment balayés et saupoudrés de sable fin, dessinaient deux lignes jaunes tout le long des rues; le givre, éblouissant sous les rayons du soleil d'hiver, revêtait de paillettes les toits et les moindres aspérités. La fumée s'échappait des cheminées en gros flocons d'argent, noirs dessous, argentés dessus, et le vent la dissipait en nuages capricieux, déchirant ça et là un lambeau noirâtre qu'il changeait en flocons d'argent ou en volutes de nacre irisée.

Le Maréchal n'aurait eu de la justice de ces chauves souris politiques dont on entend le langage contradictoire: « Je suis orateur; voyez mes actes! Je suis esprit; voyez les faits! »

Si, au contraire vous admettez que le Maréchal n'ait qu'un rôle de modération constitutionnel, alors vous pouvez vous dire républicain et conservateur, mais cela vous oblige de vous mettre du côté du Maréchal. Cela vous condamne à répudier la compromettante solidarité des 363.

De deux choses l'une: la Constitution actuelle est républicaine, ou elle ne l'est pas. Mais, républicaine ou non, la Constitution constitue les pouvoirs du Maréchal jusqu'en 1880.

Si vous admettez que la Constitution est républicaine, alors vous pouvez vous dire républicain et conservateur et vous créez en même temps: Vive le Maréchal! et: vive la République! dont il est le Président jusqu'en 1880.

Si vous admettez que la Constitution est conservatrice, alors vous pouvez vous dire conservateur et vous créez en même temps: Vive la République! et: A bas le Maréchal! comme le font les 363, il ne vous est pas permis de vous dire conservateur. Car la République que vous voulez n'est pas celle que nous avons. Ce n'est pas la Constitution actuelle que vous voulez conserver. C'est une Constitution nouvelle que vous voulez établir.

Si nos lecteurs ont bien compris notre raisonnement, ils verront clairement cette conséquence indiscutable de la situation: 1° Il est impossible de se poser sur un terrain hostile au Maréchal et de prétendre en même temps au titre de conservateur.

Un relevé instructif est celui de la répartition des voix et des candidats élus aux élections sénatoriales, faites par les électeurs qui représentent les grandes influences locales. Les républicains eurent 90 sénateurs élus par 26,144 suffrages;

Les monarchistes, 93 sénateurs élus par 28,608; Les bonapartistes, 34 sénateurs élus par 10,035 suffrages. Plus les suffrages des colonies.

En allant offrir à M. Gambetta une nouvelle montre, M. L.-M. Wormser a dit au grand démocrate: « Je viens au nom de cette colonie avec une simplicité toute républicaine. »

Le Bulletin des Communes a publié un article qui se termine par ces mots: Les électeurs n'hésiteront pas plus que l'illustre ministre (c'est M. le duc de Broglie) entre le maréchal versant son sang pour la France et le dictateur incapable et enrichi dont le nom reste attaché à nos malheurs.

M. Gambetta trouve ce dernier crapaud de digestion trop difficile pour se risquer à l'avaler et il répond ce qui suit dans la République française: Dans son discours, M. le duc de Broglie, qui parle la langue de la politique, s'était servi de expressions: le « dictateur de Bordeaux » et l'« orateur de Brilleville ».

Un relevé instructif est celui de la répartition des voix et des candidats élus aux élections sénatoriales, faites par les électeurs qui représentent les grandes influences locales. Les républicains eurent 90 sénateurs élus par 26,144 suffrages;

Un relevé instructif est celui de la répartition des voix et des candidats élus aux élections sénatoriales, faites par les électeurs qui représentent les grandes influences locales. Les républicains eurent 90 sénateurs élus par 26,144 suffrages;

Un relevé instructif est celui de la répartition des voix et des candidats élus aux élections sénatoriales, faites par les électeurs qui représentent les grandes influences locales. Les républicains eurent 90 sénateurs élus par 26,144 suffrages;

Feuilleton du Journal de Roubaix du 13 Juillet 1877.

LA PRINCESSE OGHÉROF

Celle-ci formait le centre d'un groupe où les jeunes mariés allaient et venaient de l'un à l'autre, exerçant leur devoir d'hôtes avec une bonne humeur qui n'avait d'égale que leur inexpérience.

— Faut-il le dire? lui demanda-t-il. — Dis-le tout de même; maintenant cela ne fait plus rien.

— Eh bien, très-dignes et très-honorés parents et amis, le jour de notre mariage, j'enlevai mon épouse ici présente, et la conduisis...

Il s'arrêta, promenant ses regards sur le groupe en suspens: — ... Aux Iles! conclut-il triomphalement, dans la propre villa de mon beau-père, où nous avons dormi dans sa propre chambre et dîné dans sa propre salle à manger!

Un éclat de rire général accueillit cette déclaration. C'était bien simple, et personne n'y avait songé.

— Et vous êtes restés enfermés quinze jours sans sortir? dit Sophie Liskhine d'une voix ironique. Voilà bien nos amoureux!

— Mille pardons, cousine, nous sommes sortis tous les jours. — Et où alliez-vous donc? avec les loups?

— Non pas! nous avions un jardin à nous, — à nous tout seuls, où fleurit l'orange, où le camélia pousse en pleine terre...

— Et nous y passâmes la moitié de la journée, ajouta Nastia.

— Comment, comment? dit-ori de toutes parts. Où cela?

— Aux serres du Jardin Botanique, à votre service, dit Serge en saluant l'assemblée, pendant que Nastia exécutait sa plus belle révérence.

— Jamais! s'écria Nastia, qui n'était pas loin.

— Si, si! dirent toutes les voix, il faut que l'on se confesse en conseil de famille. Prenez-vous par la main et faites amende honorable pour vos cochonneries.

l'idée parut neuve et originale. Ce trésor unique était pourtant à la portée de tout le monde.

Au moment où Michel, qui se retirait, s'approchait de Marthe, celle-ci lui dit posément en le regardant en face: — Demain matin, à dix heures, au Jardin Botanique. J'ai bien des choses à vous dire.

Michel salua profondément et sortit sans regarder la princesse. Mais il ne put si bien faire, que Pauline n'eût vu le clair regard de Marthe et la rougeur subite du jeune homme. — Je le tiens, et il ne m'échapperont pas cette fois, se dit-elle.

Elle croyait probablement qu'il lui avait échappé le premier fois.

Le lendemain se leva dans un ciel sans nuages. Pendant la nuit, les fleurs du givre s'étaient épanouies sur toutes les vitres; une couche de fine poussière givrée avait recouvert toutes les sculptures de la villa. Marthe, levée de bonne heure, ordonna à son valet d'atteler un traîneau léger, et à neuf heures et demie elle quitta la maison pendant que son mari, rentré depuis quelques heures à peine, après souper, faisait les plus doux rêves.

Elle n'avait pas peur d'être surprise: elle ne se sentait pas coupable. En parcourant les rues au trot allongé de son cheval noir, elle regardait tranquillement autour d'elle prête à saluer tout visage de connaissance.

Il faisait extrêmement froid; une vapeur à demi congelée formait un petit nuage autour des naseaux de son cheval; les trottoirs, récemment balayés et saupoudrés de sable fin, dessinaient deux lignes jaunes tout le long des rues; le givre, éblouissant sous les rayons du soleil d'hiver, revêtait de paillettes les toits et les moindres aspérités. La fumée s'échappait des cheminées en gros flocons d'argent, noirs dessous, argentés dessus, et le vent la dissipait en nuages capricieux, déchirant ça et là un lambeau noirâtre qu'il changeait en flocons d'argent ou en volutes de nacre irisée.

Marthe regardait tout cela et jouissait de la vie avec intensité. Sa poitrine se soulevait régulièrement et respirait à l'aise, depuis que le fardeau qui l'avait suffoqué pendant vingt mois s'était détaché soudain sous la main d'une enfant. Elle trouvait le chemin long; la Nava, qu'elle traversait, lui semblait être une étendue immense, infinie, un océan de glace au delà duquel la vérité et l'honneur l'attendaient sur la rive.

Arrivée à la porte du Jardin Botanique, Marthe s'arrêta un moment. La masse entière du jardin étincelait au soleil comme un écorin gigantesque. Pas un arbre, pas une branche dont le givre ne dessinât sur le ciel bleu la silhouette en délicats linéaments. On eût dit un immense rocher de corail d'un blanc pur, poussé là par miracle.

Marthe s'engagea à pied sur le trottoir de planches qui conduisait aux serres; les arbres étendaient au dessus de sa tête leur magnificence virginale. Par mo-

ments un oiseau, en s'envolant, secouait un peu de poussière glacée sur le chemin mais le bruit de ses ailes s'étouffait aussitôt dans ce grand silence de la neige et de l'hiver. Ce royaume de la glace était à Marthe seul.

Elle entra une minute dans les bâtiments de l'administration, s'informa des démarches à faire pour se procurer des graines et des boutures précieuses, puis ressortit et se dirigea vers les serres.

Depuis qu'elle avait quitté son logis, elle n'avait pas éprouvé un moment de trouble. Elle aperçut Michel Avérié qui l'attendait dans le vestibule vitré, et le cœur lui manqua soudain.

Michel sortit et vint au devant de Marthe. Ils échangèrent un salut muet. Elle entra avec lui, et tout à coup une bagatelle insignifiante, un détail matériel lui fit monter le sang au visage: on employé à figure maussade, sans la regarder, lui représentait la plume dont les visiteurs se servent pour écrire leur nom sur le registre préparé à cet effet. Interdite, elle regarda Michel, qui prit la plume et écrivit un nom de fantaisie. Puis il offrit son bras à Marthe, honteuse et troublée, et l'entraîna dans la serre.

La première bouffée d'air qui leur vint au visage leur apportait tant de parfums, une si puissante odeur de sève, tant de chaleur humide et pénétrante, que Marthe faillit reculer et prendre le chemin de la maison. Elle n'avait pas prévu les choses matérielles quand elle avait choisi les serres pour y voir Avé-

rief: elle s'était dit que l'endroit était désert puisque sa sœur avait pu y venir tous les jours pendant une quinzaine sans y rencontrer personne, et sa pensée n'avait pas été plus loin. Dès les premiers pas, la nécessité de se cacher lui apparut dans toute sa laideur, et, si elle eût pu regretter cette heure unique, elle eût senti le remords. Mais Michel ne lui en laissa pas le temps.

Ils marchaient lentement, entre deux haies de camélias en fleurs. Les plus jeunes, étagés sur des gradins, formaient à droite une muraille de feuilles luisantes comme des boucliers, que parsemaient, depuis le sol jusqu'à six pieds de terre, d'innombrables fleurs roses, blanches, rouges, panachées, — les unes ouvertes dans l'orgueilleux épanouissement de leur richesse; les autres à demi déroulées et indiquant encore la forme indécinée du bouton récemment éclaté; d'autres enfin, véritables boutons, jalousement cuirassés de leurs gaines brunes, où une fente rouge presque invisible laissait à peine deviner les promesses de l'avenir.

A gauche, un véritable taillis d'arbres en pleine terre était des milliers de camélias roses, vus par transparence entre l'œil et la voûte vitrée. Une pluie de pétales et de fleurs tombées jonchait le sol.

Marthe s'arrêta frappée d'admiration. — Je n'ai jamais vu tant de fleurs! dit-elle à Michel.

(A suivre).